SIXIÈME ANNÉE, N. 16. DIX CENTIMES DU 31 DÉC. 1892 AU 6 JANV. 1893.

LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

L'UTOPIE GOUVERNEMENTALE

(II. — *Suite.*)

Les travailleurs radicaux demandent en ce moment une nouvelle subdivision des conseils municipaux et des comités. Ils veulent des « Conseils de district » — ce qui équivaut à reconnaître l'indépendance, dans presque toutes les gestions économiques, de toutes les petites agglomérations rurales et des petits arrondissements de chaque grande cité.

L'idée est ainsi d'avoir dans Londres, dans Manchester et chaque autre grande ville *plusieurs* communes indépendantes — comme qui dirait les communes de Montmartre, de Belleville, etc. : — et, dans les campagnes, d'avoir la Commune rurale, très petite mais très indépendante, *mise en possession du territoire de la Commune*, menant elle-même son ménage agricole, et souveraine dans toutes ses attributions, très larges, qui engloberaient la plupart des attributions actuelles de l'Etat actuel.

Bref, c'est un idéal de commune rurale, maîtresse de son sol, de sa justice, de son éducation, de sa police intérieure, qui se dessine au sein du peuple anglais, — à tel point que le parti libéral, actuellement au pouvoir, a dû accepter en gros ce programme et en faire son mot d'ordre aux dernières élections.

***

Voilà les tendances, bien réelles, qui se dessinent en ce moment.

Ce n'est certainement pas l'idéal anarchiste. Loin de là. Mais ce ne sont pas non plus des anarchistes qui tracent ce but prochain. Ce sont de simples libéraux, des hommes qui supportent le ministère actuellement au pouvoir en Angleterre, — mais qui ont le bon sens de comprendre qu'un parlement tout puissant ne peut plus continuer de vivre, du moment où l'on voudra modifier la moindre des choses dans le régime actuel de la propriété.

Ce qu'il nous importe à nous, anarchistes, de relever dans ces faits, c'est que *deux* tendances opposées, concernant l'organisation politique de la Société, sont maintenant en présence.

L'un cherche à *conserver* à tout prix la machine gouvernementale, à *étendre* les pouvoirs de l'Etat central, à *renforcer* le pouvoir. Les monarchistes français, les amoureux de la dictature boulangiste ou monarchiste, les conservateurs anglais, l'empereur d'Allemagne, etc. sont dans ce camp.

L'autre tendance cherche à *subdiviser* le pouvoir, à le *limiter* dans ses attributions, à lui *enlever* des mains les fonctions qu'il s'est arrogées au cour de l'histoire.

On comprend aisément, combien cette tendance vient confirmer nos conceptions anarchistes. En demandant l'abolition de l'Etat, nous résumons, et nous développons jusqu'à ses dernières conséquences logiques, une tendance *réelle* du mouvement historique.

***

Mais, outre cette tendance, à la subdivision territoriale du pouvoir, il en existe aussi une à limiter les *fonctions* de l'Etat qui resterait toujours Etat, quelle que soit l'étendue de son territoire, s'il continuait à tenir entre les mains d'un Conseil de la commune tout ce que tient aujourd'hui un parlement. Nous allons analyser cette autre tendance.

III

Nous avons parlé des tendances à la décentralisation territoriale qui se font déjà jour dans la société actuelle. La Commune indépendante — tel est, sans nul doute, l'idéal qui se dessine dans les esprits des grandes masses en France et en Angleterre.

Mais si la Commune reste Etat; si elle continue à être gouvernée par un corps législatif qui se pose en gérant de toute la vie communale — il n'y a rien de fait. C'est un Etat au territoire réduit — une république de Paris ou de Londres qui se fait sur le modèle de la république de Genève ou de Bâle, et voilà tout. rien n'est changé, au fond, et tous les vices des grands Etats s'y retrouveront. En effet, on sait déjà, par une expérience déjà faite un peu partout, que les petites républiques ne valent nullement mieux que les grandes. Elles ont tous les défauts, tous les vices. Elle tombent même plus facitement aux mains des petites coteries; elles favorisent encore plus le pillage des fonds publics; elles tombent d'autant plus dans le favoritisme, l'étroite combinaison des petits intérêts de famille.

On a déjà eu un avant-goût de ce que serait la Commune de Paris si Paris devenait Commune. On a aussi vu, lors de l'emprunt de la Ville de Paris que les farouches du Conseil Municipal sont faits de la même pâte que les farouches de la Chambre, et que le livre de chèques a pour eux le même attrait qu'il a eu pour les cent quatre « du Palais Bourbon ».

Et on sait qu'il n'y a pas de pires voleurs en Amérique que les Conseils municipaux de New-York, de Chicago et autres grandes villes, élus par le suffrage universel de la libre république démocratique, ni de pires voleurs en Italie ou en Espagne, que les Conseils municipaux de de Milan, de Turin, de Madrid, et ainsi de suite. On nous parlera, peut-être du Conseil municipal de Londres.... Mais il est né d'hier et il ne fait que s'essayer à manier les millions. Après quelques années, les démocrates auront fait leur apprentissage de gouvernants, et ce sera la même chose.

On nous dira enfin qu'il y a des riches et des pauvres en ce moment; qu'il y a banques et bourses; qu'il y a toutes les tentations... Mais alors même que tout cela serait disparu, restera LE POUVOIR, ce grand corrupteur des hommes. Et si ce pouvoir s'agrandit de toutes les fonctions économiques de la production et de la distribution des produits, il deviendra bientôt tyrannie, pire que l'ancienne.

***

Voilà pourquoi nous sommes fermement persuadés que la Commune-Etat aurait tous les inconvénients de la Nation-Etat, et pourquoi nous demandons l'abolition de l'Etat dans la Commune, aussi bien que dans la Nation.

Eh bien, en ceci, nous marchons encore d'accord avec la tendence qui s'affirme de plus en plus — la tendence à décentraliser les *fonctions*, aussi bien que les territoires.

Un exemple expliquera notre idée.

Une des fonctions de l'Etat a toujours été l'éducation. Eh bien, l'Angleterre rompt avec cette tradition. Il est vrai que les Huxley et toute la clique d'aspirants au ratelier de l'Etat qui les suivent, demandent à grands cris un ministère de l'instruction publique. Mais, la Nation a marché dans un sens opposé. Pour l'instruction primaire, du moins, elle a préféré le School Board, un Conseil des écoles séparé, qui est élu tout-à-fait indépendamment de l'Etat et qui constitue un corps indépendant du gouvernement, est chargé d'une fonction spéciale, l'instruction primaire, et rien de plus.

Loin de nous l'idée de considérer ces Conseils scolaires comme un idéal, ou même un acheminement vers l'idéal.

Notre idéal est tout autre. Mais, ce que nous tenons à constater, c'est qu'une nation lorsqu'elle a voulu réformer son éducation, n'a pas chargé l'Etat de cette fonction. Au contraire elle la lui a enlevée, et l'a confiée, non à des députés, qui sont toujours des bonnes à tout faire, mais à des gens, hommes et femmes, élus spécialement pour s'occuper des écoles. Le fait est que les écoles y ont décidément gagné.

Il est évident que, au sein d'une organisation élastique, les conseils des écoles anglais sont bientôt devenus eux-mêmes de petits gouvernements, et en ce moment les messieurs et les dames du School Board sont des fonctionnaires qui tyrannisent les instituteurs avec leur fonctionnarisme. Mais l'organisation générale des écoles primaires a tout de même gagné immensément à être séparée de l'Etat. Et il y a, dans plusieurs communes de province, des conseils d'écoles qui remplissent leurs fonctions infiniment mieux que tout ce que l'on pourrait jamais espérer d'un ministère.

(*A suivre*).

MOUVEMENT SOCIAL

France

Paris. — On commence à voir clair dans le gaspillage des caisses du Panama. Cette entreprise désastreuse a englouti treize cents millions, répartis comme suit :

Achat et transport de machines, salaires, travaux faits pour le percement de l'isthme, cinq cents millions. Restent huit cents millions. C'est une somme, quelques uns ont été dépensés en frais de publicité, affiches, brochures, annonces dans les journaux. En calculant largement, on peut évaluer ces frais à 20 millions.

Et le reste ? Il y a des ministres, sénateurs, députés, les « hommes du monde », les loups-cerviers de la banque, qui ont empoché l'argent des chèques.

Il y a le gouvernement qui a fait sa main : Pour gouverner, dit Rouvier, il faut de l'argent. Et quand les chambres n'en donnent pas suffisamment, on est bien heureux d'en trouver par les relations personnelles. D'accord. Mais ce qu'on n'admet pas, c'est que les gouvernements aillent prendre cet argent dans les poches des souscripteurs d'une affaire industrielle, qui ne l'ont pas donné pour cet usage. C'est purement et simplement un détournement de fonds.

Tout cela ne fait pas huit cents millions. On trouvera la différence dans les comptes des *entrepreneurs*. Ils ont pris par dizaines et par centaines de millions. Pour n'en citer qu'un, Eiffel, l'homme de la Tour, exigeait 29 fr. 93 pour un mètre cube de déblais évalué couramment 8 francs. Il a empoché, de ce fait, quelque chose comme 16 millions. Et les compères et complices ? On nous a parlé aussi d'un individu qui, chargé de fournir des pierres de Smyrne pour la construction des bureaux de l'administration, aurait réussi à toucher, pour le même chargement de navire, *trois cents fois* le montant de la charge, sans qu'il soit prouvé que ledit navire ait jamais abordé à Panama ! Pour peu qu'ils soient une cinquantaine, on arrivera à reconstruire le total. Il doit y avoir des moyens de leur faire rendre gorge. Ceux de ces misérables dont les pères n'avaient pas volé, sont des parvenus dont l'insolence n'a d'égale que leur déloyauté. Ils ont dépouillé, avec la cotte et la blouse, les sentiments d'honneur qu'on rencontre d'ordinaire chez l'ouvrier. Si la Commission d'enquête a l'énergie de leur arracher les millions volés, on pourra rendre aux souscripteurs du Panama le tiers au moins de l'argent qu'ils ont versé. Mais il ne faut pas se bercer de cette illusion. Ce qui est bon à prendre est bon à garder : un proverbe que nos législateurs ne feront pas mentir.

***

De *l'Evènement* :

« Les anarchistes sont là qui guettent la Société française, tellement affolée qu'elle ne les voit plus montant comme le mascaret et s'apprêtant à la submerger. Pendant que les bourgeois se disputent sur le Panama, les anarchistes se préparent à les écarter. »

A-t-il assez la frousse, ce policier volontaire ? Mais il ne fera prendre le change à personne. La société se dissout d'elle-même et nous assistons tranquillement à la débâcle. On nous accuse, à tort ou à raison, d'employer la dynamite ; elle n'endommage le plus souvent que des maisons : c'est la *panamite* qui fait sauter le gouvernement bourgeois ; et cette constatation n'est pas pour nous attrister.

***

Du *Radical* :

Recommandé aux ouvriers qui ont voté pour nos maîtres actuels.

« Ces vieux que nous laissons mendier le long des rues et des chemins, épiant le regard du gendarme ou du sergent de ville ; que nous contraignons de passer les nuits accroupis derrière des bornes ou couchés dans les fossés de la route ; qui, à la campagne, finissent par être trouvés morts de faim derrière quelque haie ; ces veillards nous ont tout donné d'eux-mêmes, leur sang, leur savoir, leur travail, leurs produits, leurs douleurs. Et quand il s'agit de leur rendre quelques bribes de tout ce qu'ils ont créé, nous les repoussons, nous leur refusons le peu de nourriture dont leur âge a besoin, le matelas pour leurs pauvres muscles endoloris, la petite douceur qui serait la joie de cette enfance finale, et permettrait, à l'homme qui a terminé son cycle, de s'endormir à jamais sans souffrance dans une caresse sociale.

« Les sauvages ont la franchise de supprimer leurs vieux d'un coup, sans souffrance, dans l'enivrement d'une fête ; nous autres, hypocrites, pendant que nous dévorons en goinfres le fruit du travail ancestral, nous condamnons l'ancêtre à l'agonie lente, à tous les froids, à toutes les faims, à toutes les humiliations. »

Et vous ne trouvez pas de remède à ce monstrueux égoïsme social ? Et les pauvres vieux continuent à se serrer le ventre, à crever au coin des bornes, comme des chiens galeux. La société n'a pour eux ni pain ni gîte ; à part l'ignoble boule de son et la geôle, Elle réserve toutes les jouissances de la vie aux gredins qui la volent et lui font des lois.

***

Le deuxième conseil de guerre de la Seine vient de condamner à mort un soldat. Son crime : avoir ramassé un tronçon de cigarette dans la cour du pénitencier ; refus de la remettre au sergent de garde ; et quelques rudes taloches appliquées sur le mufle du dit. Le soldat sera passé par les armes ; « la discipline étant la principale force des armées, etc., etc.

***

Un pauvre diable, nommé Prieur vient d'attraper 5 mois de prison pour vagabondage. Il crie à ses juges : vous êtes des bourreaux ! En désignant un des trois hommes à robe noire : celui-là a dormi tout le temps ! — 5 ans de prison.

La société est sauvée.

Un courtier à la commission avait vendu des échantillons à lui confiés. Pris de repentir, il offre à son patron de le rembourser. Celui-ci le fait arrêter.

Réflexion de *L'Eclair*, journal cependant bourgeois.

« Ce patron aura à se reprocher un jour peut-être d'avoir fait un grand coquin d'un pauvre diable qui n'avait été qu'un voleur d'occasion.

« Tout se paye dans la vie : cet inflexible payera, et il ne se trouvera personne pour le plaindre. »

***

Les députés peints par eux-mêmes. — Pour gouverner, il faut de l'argent, et quand les Chambres n'en donnent pas suffisamment, on est bien heureux d'en trouver par ses relations personnelles.

Quant à ceux qui m'interrompent, — j'ignore qui ils sont, — s'ils avaient été autrement défendus et servis, peut-être ne seraient-ils pas sur ces bancs à l'heure qu'il est.

Extrait du discours prononcé par M. Rouvier, ancien ministre des finances, dans la séance de la Chambre des députés du mardi 20 décembre 1892. *Journal officiel.*

***

A propos de l'explosion dernière on a arrêté le compagnon Puschel. Depuis six semaines il n'a été interrogé qu'une fois — il n'est accusé de rien — néanmoins on le garde avec rigueur, dans une cellule obscure où le gaz est constamment allumé. Ce régime a achevé de lui faire perdre la santé — aujourd'hui il crache le sang — attend-on sa mort pour lui ouvrir les portes ?

***

Les opportunistes ont assez volé le peuple, les socialistes demandent à ce que ça soit leur tour. C'est ce qui résulte d'un placard rouge abondamment répandu et signé de trente six noms de possibilistes en appétit.

***

Il y a tant de voleurs au Parlement que les dénonciateurs en sont fatigués, ils entrent en composition et se font pot de vinier à leur tour, mais tout fini par se savoir, la majorité se sent coupable, elle sacrifie quelques galeux publiquement, et pense être en sûreté, c'est une erreur. Une nouvelle liste de noms va paraître et, en tête, on y lira le nom d'Hyppolite Carnot. Il y a bien aussi la liste des journalistes influents qui ont fait chanter la Compagnie, mais elle est si longue que tout le personnel des journaux bourgeois y passerait — et la préfecture n'a pas sous la main de quoi les remplacer.

***

Amiens. — La misère et la rapacité d'un propriétaire ont provoqué un quadruple suicide. Le sieur Poineau, sa compagne, et deux de leurs enfants, âgés l'un de 11 ans, l'autre de 3 mois, ont été trouvés asphyxiés. Ce drame a soulevé une terrible protestation de la part des gens de la localité. C'est peu ; il faudrait voir à empêcher le retour de pareilles horreurs.

***

Beauvais. — Aux élections pour le Conseil des Prud'hommes, en 91, le 5e à peine des électeurs inscrits se sont prêté à la comédie du vote. Et les patrons ont profité de ces abstentions pour mettre la haute main sur le Conseil. C'était à prévoir. Du moment qu'on reconnait une autorité, on a toutes chances de se voir manger la laine sur le dos. Si, au moins, les abstentions provenaient du travail des idées anarchistes ! Nous voulons l'espérer. Aux camarades de Beauvais à nous éclairer sur ce point, et à mettre leurs actes en harmonie avec leurs principes.

***

Bordeaux. — Un pauvre fou, dans un accès de délire, avait tué une femme. On l'arrêta. Les médecins ont déclaré qu'il ne pouvait à aucun degré être rendu responsable. Cela n'a pas empêché le jury de repousser les circonstances atténuantes, et le fou a été condamné à 5 ans de réclusion.

Ce verdict se passe de commentaires. Et que penser des justiciards du parquet qui ont livré le dément à l'imbécile férocité de ce jury ? Sont-ils moins abrutis que leurs devanciers du moyen-âge qui condamnaient, par arrêt en forme, le crapaud qui servait à une sorcière, et le bouc qui la portait au sabbat ?

***

Cognac. — Un patron tailleur, le nommé S... a coutume, paraît-il de payer ses ouvriers en monnaie de singe. Ce procédé n'a pas été du goût d'un jeune compagnon de 18 ans, qui l'a forcé de cracher, et lui a administré, en pleine rue, une énergique volée. Au grand contentement d'une cinquantaine de passants qui approuvaient hautement cette façon catégorique de le mettre au pas. Le fait parle de soi ; et la morale en est évidente.

A bon entendeur, salut.

***

Nancy. — A l'occasion du prochain tirage au sort, on a trouvé, placardées sur les murs, des affiches engageant les conscrits à ne pas prendre part à l'opération. On leur signalait, en outre, les beautés du régime militaire et le mensonge odieux de ce mot de *patrie* dont les bourgeois nous ressassent les oreilles.

La police a commencé par déchirer les affiches. Puis sont arrivées les perquisitions chez les compagnons Prud'homme, rue des Jardiniers, et David, rue du Lavoir Saint-Jean. Naturellement, on n'a rien saisi. Mais la malfaisance policière a eu pour résultat, elle le cherchait pour sûr, de priver David de son travail, à la suite des allées et venues des mouchards, sont patron l'a remercié.

Pour achever l'immonde besogne, on a fait venir les deux camarades au bureau du commissaire central, histoire de les faire connaître des agents, à eux deux ils empêchent la police de dormir. Savoir si elle aura le dernier mot.

***

Rive-de-Gier. — Des perquisitions ont été opérées la semaine dernière chez un certain nombre de compagnons, et notamment chez l'un d'eux qui avait logé le compagnon Tennevin. On a saisi de nombreux papiers dont on ne connait pas encore l'importance. Mais la police saura bien découvrir de quoi inquiéter les camarades. Ce sont choses de son métier. Nos amis devraient déchirer et brûler toute correspondance aussitôt reçue et vérifiée.

***

Saint-Etienne. — Le même jour, à la première heure, les commissaires de police de Saint-Etienne fouillaient les domiciles de tout de nos camarades. Ils ont fait tour et en ont été pour leur courte déconvenue. Il s'agissait de trouver des indices ayant trait à l'explosion de la rue des Bons-Enfants. Ce n'est pas qu'ils espérassent trouver quelque

chose; mais ça fait diversion; les badauds cessent pendant 24 heures de songer aux valeurs panamistes, et c'est toujours autant de gagné.

*
* *

Bourges. — On se rappelle que le compagnon Fortuné avait été condamné par le tribunal correctionnel de cette ville pour divers délits de réunion. En appel, la Cour vient de confirmer le jugement qui le condamnait à quatre mois de prison.

La Cour venait de rendre son arrêt lorsque l'un des nombreux anarchistes qui se trouvaient dans la salle, le compagnon Bedu, cria : « Vive l'anarchie ! »

Immédiatement arrêté, il est amené à la barre et, séance tenante, condamné à six mois de prison.

Il accueille sa condamnation par un nouveau cri : « Vive l'anarchie ! »

Bedu et Fortuné sont ensuite conduits dans la cour du Palais, où attendait la voiture cellulaire. Là un nouvel incident se produit. Au moment où les condamnés montent en voiture, deux autres compagnons crient avec eux : « Vive l'anarchie ! »

Ce sont les nommés Patureau Léon, journalier et Petit Pierre, marchand de charbon, demeurant l'un et l'autre aux Justices. Un troisième individu, le nommé Métairie, a crié : « Vive Fortuné ! »

Arrêtés tous les trois, ils ont été conduits au poste de police. Le soir, après avoir été interrogés par le commissaire de police, Ils ont été relâchés. Ils seront poursuivis à leur tour pour tapage injurieux.

Irlande

Les patriotes révolutionnaires irlandais doivent perdre tout espoir dans la conquête pacifique de l'indépendance nationale que les libéraux gladstoniens leur avaient promis, et recourent de nouveau aux moyens violents.

La veille de Noël une terrible explosion se faisait entendre à Dublin, dans un passage étroit, aux portes du bureau de la police secrète. On trouvait à la porte un mouchard, Synnot, qui compte sept années de service de mouchardise politique. Il avait le bras arraché, la poitrine déchirée, et il mourut quelques heures plus tard. Le mur de l'édifice était lézardé, les vitres en face, chez le portier de l'hôtel de ville de Dublin, étaient brisées; mais ses enfants qui dormaient près des fenêtres, n'avaient heureusement reçu aucune blessure.

Dans les journaux irlandais, tous les partis nient pour une relation quelconque avec l'explosion qui peut être l'œuvre de quelque groupe secret.

BIBLIOGRAPHIE

La Débâcle, par Emile Zola, (1 vol. Charpentier, 1892). — Quand on ouvre un livre de M. Zola, l'on doit s'attendre à rencontrer ce qu'il appelle brutalement *la Bête humaine*, représentée sous un aspect repoussant. Chacun de ses romans est une sorte de pugne intellectuel : l'esprit du lecteur, révolté par des promiscuités honteuses, oppressé dans la nuit morale, et vide de toute espérance, y traîne à travers les pages le boulet de la fatalité.

La Débâcle n'est pas pour modifier cette impression pénible; le sujet, il est vrai, commandait nécessairement un livre triste, mais pas d'une tristesse comme la sienne, déprimante et désespérée en montrant la corruption, il devait indiquer le remède, un remède quelconque; montrer aussi il restait quelques parties saines dans l'organisme social. Et surtout ne pas s'embourber dans l'avachissement bourgeois. C'est pourtant ainsi que l'auteur a mené son œuvre.

Donnons-en d'abord un résumé. Il se propose de décrire, non pas précisement la campagne de 1870, mais bien la *Débâcle de l'Empire*, après ses dix-huit années de prospérité apparente, de trompeuse splendeur. Ledit désastre amené par la « corruption impériale. »

Au premier plan, deux personnages : Jean Macquart, un paysan rengagé, et Maurice Levasseur, un jeune bourgeois, fraîchement reçu avocat. Le premier représente la discipline, l'esprit militaire, le patriotisme même, tel qu'on les comprend dans les classes bien pensantes; l'autre, le chauvinisme, enthousiasme aveugle et imbécile, vite refroidi par les fatigues du métier, l'impéritie et la brutalité du commandement, après s'être voulu mal de mort, le caporal et le *bleu* se prennent d'amitié et font la campagne côte à côte jusqu'à Sedan. Ils se battent ensemble, ensemble sont faits prisonniers; ils s'évadent, se sauvent le vie l'un à l'autre; après la guerre, Jean, l'homme du *devoir*, rejoint l'armée de Versailles; et Maurice l'enthousiaste s'engage dans les bataillons de la Commune. Ils se retrouvent face à face sur une barricade de la rue de Lille où Jean, le discipliné, cloue de sa baïonnette Maurice l'insurgé.

Autour de ces deux acteurs principaux, les comparses : c'est Loubet, le parisien tricoteur et gouailleur; Lapoulle une brute paysanne qui ne sait pourquoi on lui a mis le flingot entre les pattes, et qui demande à voir le Roi; Pache, le souffre-douleurs de l'escouade, un simple qui prie le bon Dieu à chaque alerte, et Chouteau, le peintre montmartrois, l'habitué des réunions publiques, beau parleur, bavard et bruyant; au demeurant bon troupier.

En fait d'officiers : le lieutenant Rochas, l'homme imbu de la légende napoléonienne, le lecteur imbécile de *Victoires et conquêtes*, qui croit fermement que le soldat français est invincible; le capitaine Baudouin, un pète-sec, dur aux hommes et en même temps officier de salon, toujours près-rasé, assuré du plus bel avancement par les hautes protections que lui valent ses succès d'alcôve et sa voix de ténor; le colonel Vineuil, un fanatique, impassible sous la mitraille, et qui brise son épée, plutôt que de la rendre; enfin, le général Bourgain-Desfeuilles, une brute galonnée, ignare et bourrue, qui ne sait pas lire une carte d'état-major, et regrette son lit moelleux et l'absinthe du boulevard. Nous omettons un épisode pornographique comme tous ceux que M. Zola glisse à dessein dans chacun de ses romans.

Dès la première défaite, cet animal multiple qu'on appelle une armée s'affaisse et devient bétail d'abattoir. Pas d'ordre, pas de ressort : on avance, on recule, sans savoir pourquoi; l'incurie de l'intendance est monstrueuse; le soldat n'a pas de vivres, on ne sait lui préparer ni logement, ni cantonnement; bientôt l'esprit de rébellion change cette armée en une horde tumultueuse dont on ne peut rien espérer; le soldat devient insolent, pillard, les chefs ne sont plus obéis et ne savent où donner de la tête; et tout sombre dans le chaos. Ces pauvres gens n'ont qu'une préoccupation : manger, manger d'abord; ensuite ils se battront tout de même, puisque c'est leur métier, mais ils voudraient à toute force rejoindre leurs foyers.

Et pour bien marquer que c'est la fin, non seulement de l'armée, mais de l'Empire, l'auteur met en scène l'Empereur, le bandit couronné, tantôt caché derrière les rideaux d'une fenêtre, tantôt en pleine campagne, assis sur un pliant, regardant les balles et les obus hacher ses troupes, et rentrant du champ de bataille, le fard de ses joues délayé par une sueur d'angoisse, les moustaches amollies et pendantes. C'est la figure de l'Empire qui s'effondre.

Survient la Commune. Elle achève la débâcle de la France. Ce qui croule à Sedan, ce n'est que l'Empire; ce qui tombe en 1871, c'est la société elle-même, en qui vingt ans d'empire ont épuisé tout principe de vie intérieure. Mais derrière cette France impériale, épuisée, finie, arrive une autre France, saine celle-là, vigoureuse, qui, après Sedan, défendra pied à pied le territoire envahi, et couronnera son œuvre de régénération par l'écrasement de la Commune.

On se demande tout d'abord ce que vient faire la Commune dans cette histoire. Et pourquoi rattacher maladroitement cet épisode au récit de la guerre avec la Prusse, on n'en trouve aucun motif plausible, sinon que M. Zola éprouvait le besoin bourgeois de baver sur les vaincus et de donner des gages aux sauveurs de la Société. C'est peut-être pour lui le meilleur moyen d'entrer à l'Académie. Il n'ignore pas, en effet, qu'un des quarante pontifes de cette assemblée gâteuse, le sinistre Maxime du Camp, doit son fauteuil à l'ignoble acharnement avec lequel il a poursuivi nos frères de 1871. Il peut entrer dans ce cénacle de ramollis et donner la main au mouchard habillé de palmes vertes : les deux feront la paire, et l'Académie n'y perdra rien de son lustre. Autre grief non moins justifié : M. Zola ne démontre pas du tout comment la pourriture impériale a démoralisé l'armée. Du jour au lendemain, ce bel ordre de troupes tourne à la débandade, sans espoir possible. Pourquoi? Qui a vaincu? Nous ne voyons d'ailleurs qu'une des deux forces en présence, accordons-lui que sa conception de la France impériale est juste et que toutes les énergies étaient taries. Encore faudrait-il nous expliquer en quoi consistait la supériorité de l'adversaire. La victime n'a pas été égorgée par une main anonyme, et c'est l'impression que laisse le roman avec son trou vide à la place de l'Allemagne. D'ailleurs il rapetisse trop la France et avilit trop la France d'alors. Il y restait des âmes fières, des caractères énergiques, des hommes d'action, et ce serait la certainement qu'on trouverait la justification de la Commune.

Puis, quel amalgame d'horreurs dans la seconde partie; horreurs gratuites, uniquement accumulées pour le plaisir de faire de la description! Guerre étrangère, guerre civile, le sang, la faim, la soif, la variole, la vermine, la pourriture, les massacres, les trahisons, les délations, l'alcoolisme, la folie, toute la bête humaine étalée dans tout son jour, sous tous ses aspects. Et pour comble d'ironie sauvage, M. Zola s'affirme partisan de la guerre. Il en fait l'apologie : « elle est grande, » elle est sainte, elle est nécessaire à l'existence » des nations. Est-ce que la vie n'est pas une » guerre de chaque seconde? Est-ce que la condi- » tion même de la nature n'est pas le combat » continu? la force entretenue et renouvelée par » l'action, la vie renaissant de la mort, toujours » jeune? »

Donc, malheur à ceux qui succombent! Malheur à ceux qui n'ont pas de quoi vivre : la faiblesse, la misère, les iniquités sociales sont éternelles. On ne saurait concevoir une humanité pouvant exister autrement. Pour qu'il y ait des heureux, il faut qu'il y ait des misérables. Tant pis pour les meurtris, les souffre-douleurs, les peine-à-vivre. Il faut qu'ils continuent à crever le froid, la faim, à subir la neige et la torture de décembre, pour qu'un petit nombre de privilégiés continue à se payer toutes les jouissances de la vie. La lutte pour l'existence, c'est l'écrasement de milliers d'êtres humains, pour permettre à M. Zola et à ses pareils d'écrire des livres ronflants; au coin de leur feu, bien logés, bien rentés, en bons bourgeois qui n'ont qu'à se laisser vivre. Et il faut voir comme il se rebiffe contre les courageux qui ont levé le drapeau de la révolte, dans Paris vaincu et affamé. Il faut voir comme ce jouisseur ventru maudit l'héroïque défense de la Commune; il l'accuse de trahison; elle fait reculer le progrès, elle est la honte de l'humanité. Et il applaudit à l'égorgement des 35,000 victimes de la semaine sanglante.

Pour remettre du cœur au ventre des repus, ses pareils, il leur fait entendre que notre nouvelle armée est saine et vigoureuse : on a forgé du fer et des hommes. On peut recommencer les deux tueries; celle de la frontière et celle de la rue; tout ira bien, on a procédé au relèvement.

Ah! oui, il est propre, le relèvement! Ou M. Zola a-t-il vu que nos gouvernants aient changé quoi que ce soit aux pratiques de l'empire? La corruption. Mais n'est-elle pas à l'ordre du jour, et plus générale encore qu'il y a vingt-deux ans? Elle s'étale partout : au lieu de quelques laquais et d'une trentaine de chambellans, n'avons-nous pas aujourd'hui toute une Chambre qui est accusée de s'être fait acheter, deux cents individus tarés, qui protestent aujourd'hui, pour la forme, et qui se vanteront de leurs tripotages quand la tourmente actuelle se sera passée. Est-ce que l'argent n'est pas aussi omnipotent et aussi recherché? La plaie n'a fait que s'agrandir.

Et le pouvoir? On a changé l'en-tête des affiches, mais le régime est aussi despotique, aussi vil que le précédent, avec, en plus, une armée de fonctionnaires, de tous poils et de toute provenance, un budget de trois milliards gaspillé, tiré à mauvaise fin : la République fait une complète banqueroute. C'est le crève-cœur final pour les généreux qui avaient cru en elle et qui ont échappé à la boucherie de 1871.

Et la moralité? Les agents des mœurs ont doublé, les scandales de ces fauves ne se comptent plus : ils arrêtent les honnêtes femmes et se font les pourvoyeurs des maisons de tolérance. Cette prostitution, dont l'iniquité sociale est en grande partie la cause, puisqu'elle ne laisse à la femme que le choix entre se vendre ou mourir de faim. Et la presse, est-elle assez avilie? Jamais on n'a vu pareille cohue de journalistes d'antichambre et de cuisine : valets du pouvoir ou pourvoyeurs de la basse débauche.

Le voilà, le relèvement dont se vante M. Zola. Ce relèvement pourra, comme nous le disons plus

haut, le pousser à l'Académie ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mène à une nouvelle *Débâcle* qui sera encore plus désastreuse que la première : on nous prendra trente milliards cette fois, et deux autres provinces, on laissera peut-être Paris pour la tourbe des jouisseurs et des écrivains bourgeois, ces ciseleurs de phrases qui appellent un gouvernement fort, lequel amasse des millions d'hommes aux frontières et assure aux élus de la fortune la sécurité dans leurs jouissances.

Qu'importe, après cela, que le livre renferme un certain nombre de pages bien écrites ! C'est le moindre de nos soucis. Il est aisé d'écrire une belle page, au coin de son feu, dans la caresse des tentures et la profonde jouissance du confortable. D'ailleurs, M. Zola l'avoue lui-même. Il ne connaît de livres bien faits que les livres *qui se vendent* et les siens sont du nombre. Donc il est satisfait.

Il dit, quelque part, dans la préface de l'*Assommoir* : « On m'appelle révolutionnaire, buveur de » sang, etc. Ah ! si l'on savait quel honnête et » paisible bourgeois je suis, sagement occupé » dans mon coin de littérature, etc.

C'est bien cela : il fait des livres, il les vend ; il caresse parfois le goût public, il s'oriente vers les aspirations populaires ; alors il écrit *Germinal*, avec un profond mépris pour le mineur et une vénération pour la famille bourgeoise. Et le lendemain il écrit la *Débâcle*, où, sans rime ni raison, il trouve moyen de sortir de son sujet pour jeter l'insulte et l'outrage à ceux qui ont versé leur sang pour lui assurer sa belle fortune et la tranquillité dans son commerce. C'est bien le bourgeois égoïste, dur aux misérables, à plat ventre devant les jouisseurs et les gouvernants. Il est complet.

EN VENTE :

DIEU ET L'ÉTAT

Deuxième édition, par BAKOUNINE, 0, 60 cent. l'exemplaire ; 1 fr. avec portrait.

Nous avons reçu des camarades de Buenos-Ayres, la réédition du premier numéro du *Révolté* paru en 79. Nous le tenons à la disposition des camarades au prix de 0 fr. 50.

COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Quelques camarades ont une combinaison pour organiser plusieurs réunion publiques à très bref délai à propos des Panamistes et pour lancer un grand manifeste populaire pour la rentrée des Chambres. L'argent manque, les camarades qui veulent des renseignements, s'adresser chez Sabatier, 64, rue de la Glacière, Paris, le bénéfice, (s'il y en a un) sera exclusivement employé à une propagande sérieuse.

Réunion des *copains au courant*, lundi 2 janvier à 9 heures du soir à l'adresse ci-dessus.

TRÉLAZÉ. — Le groupe d'études sociales de Trélazé ayant l'intention d'organiser prochainement une tournée de conférences prie les compagnons ou les groupes anarchistes de la région de l'Ouest, qui voudraient profiter du passage du conférencier, de bien vouloir s'aboucher avec eux, écrire à cet effet au compagnon. Sevry Emile à la Pyramide Trélazé, (Maine-et-Loire).

MARSEILLE. — Le groupe les *Vengeurs* désirerait se mettre en communication avec les groupes existants. Adresser les lettres à L. G. Bar du *Rendez-Vous Dauphinois*, place Saint-Martin. — Urgent.

Les *Vengeurs* désireraient correspondre avec le compagnon Thennevin.

ALGER. — Par suite des tracasseries policières l'apparition du journal la *Marmite Sociale* organe de combat se trouve retardée aux premiers jours de janvier.

Adresser la correspondance à Chapoton, 13, rue Dupuch.

REIMS. — Réunion du groupe samedi soir 31 décembre à 8 h. 1/2, salle Bigelet place d'Erlon, 4.

PETITE CORRESPONDANCE

D. à Vienne. — R. à Romans. — Z. à Bucharest. — H. à Houdan. — E. à Salon. — C. à Thiay. — H. à Birmingham. — J. à Loir. — T. à Saint-Quentin. — D. à Paterson. — O. à Firminy. — M. à Beziers. — P. à Bourges. — P. à Lavaveix. — B. B. à Saint-Pourçain. — A. L. à Romanèche. — R. à Roanne. — H. à Hénin-Liétard. — A. à Angers. — A. à Damery. — C. à Reims. — D. à Roubaix. — C. à Chaumont. — Reçu timbres et mandats.

F. à Fenquières. — C'est le compte. — Convocation arrivée trop tard.

G. à Lagresle. — Pour faire plaisir aux camarades nous mettons la petite correspondance à leur disposition, mais nous ne pouvons insérer les choses qui ne sont que personnelles.

Bahé. — Ecrivez à Henri Fossé, serrurier à Fenquières-en-Vimeu (Somme).

Tennevin et Meunier, de Nantes, sont priés de donner leur adresse à Trélazé.

F. à Amiens. H. au Havre et T. à Saint-Quentin. — Les brochures demandées sont épuisées.

B. à Valence. — Reçu mandat. — Nous n'avons pas de défense de Moineaux.

S. C. à Aigues-Mortes. — Fait trop commun pour mériter d'être relevé.

B. E. à Perpignan. — Bien.

T. à Reims. — Entendu.

Le compagnon Broussouloux envoie toutes ses sympathies aux camarades chez lesquels il est passé et prie ceux qui sont en correspondance avec lui de prendre note de son adresse au journal (*El Productor*) Calle San Ologario, 2, Barcelone.

Le compagnon Tennevin est prié de lui écrire.

Nous avons à la disposition du groupe anarchiste brestois 5 fr. de brochures du compagnon A. S. d'Anvers.

Que les camarades de Brest veuillent bien désigner lesquelles ils préfèrent.

M. P. à Thoir. — L'*Esclave Vendéen* n'est plus en librairie. Ne se trouve que par occasion.

CONVOCATIONS

Dimanche, 8 janvier 1893, salle Favié, 13, rue de Belleville, à 2 heures de l'après-midi, grand meeting public et contradictoire.

Ordre du jour : 1 Les scandales de Panama ; 2° La juiverie cosmopolite et les tripotages financiers ; 3° Pourriture parlementaire et misère croissante du peuple.

Les différentes questions de l'ordre du jour seront traitées successivement par différents orateurs.

Prix d'entrée : 30 centimes.

Le groupe de propagande de Paris, des 5me et 13me se réunira tous les samedis soir à 8 h. 1/2 salle Messiez, 127, rue Mouffetard au premier.

SAINT-DENIS. — Réunion tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 chez Godfrin, avenue de Paris, 428.

LEVALLOIS-PERRET. — Réunion des compagnons tous les samedis soir, salle Mézerette, rue de Gravel, 85.

AMIENS. — Dimanche 8 janvier 1893, à 5 heures du soir, 64, rue du Faubourg de la Hotoie, Réunion des anarchistes. Ordre du jour : 1° De l'Anarchie ; 2° Causeries ; 3° Punch fraternel ; 4° Poésies, chants divers ; 5° Tombola. Entrée : 10 centimes pour couvrir les frais.

AMIENS. — Tous les dimanches, réunion de 5 à 7 heures du soir, 64, rue du faubourg de la Hotoie. — Tous les premiers et troizième dimanche, lectures, causeries, chants, poésies, divers.

DUON. — Groupe *La Vérité*, tous les samedis soir, de 8 heures à 11 heures, chez Catineau, 4, rue Chaudronnerie.

SPRING-WALLEY (E. U.). — Le groupe se réunit tous les samedis soir à 7 h. 1/2 chez Besland salumiste Allemand.

Ceux qui veulent correspondre avec le groupe peuvent s'adresser au compagnon Brault, box 437, Spring-Walley, Bureau Co (Ill.), E. U.

MARSEILLE. — Le groupe *La Jeunesse Révolutionnaire* se réunit tous les dimanche au Bar Florian des Capucines, 69.

Les *Rénovateurs* se réunissent tous les samedis à l'International Bar rue Beauveau.

En vente à la « Révolte »

Le Révolté, *septième, huitième et neuvième année cartonnée*, chaque . . .
La Révolte, *première, deuxième, troisième, quatrième et cinquième années* chaque . . .
Mémoire de la Fédération jurassienne . . .
Supplément Littéraire de la « Révolte » *première année*. . . .
Le Salariat . . .
Les Prisons, *Kropotkine* . . .
Richesse et Misère . . .
Peste Religieuse . . .
Entre Paysans . . .
Evolution et Révolution *par Eliée Réclus* . . .
La Morale anarchiste . . .
Le 11 novembre (*eau-forte*) . . .
Bakounine (*burin*) . . .
Proudhon *id.* . . .
ensemble . . .
La Loi et l'autorité . . .
L'anarchie dans l'Evolution Socialiste . . .
Esprit de révolte . . .
Dieu et l'Etat, *de Bakounine* . . .
— — — *avec portrait* . . .

Sous Presse :

1789 — 1889, *par Kropotkine* . . .
La Grande Révolution . . .
Défense d'Etiévant . . .

Les brochures de la *Révolte* sont en vente à Paris, à la librairie Fayet, 85, rue du Temple.

La RÉVOLTE est en vente

Bordeaux

Chez Mme Maury, place Intérieure-d'Aquitaine.
Mme Chaboulot, kiosque 28.
Papeterie St-André, place Puy-Berland, 31.
Rue Chartreuse, 10.
M. Tailleur, rue Gratiolet, 17.

Dijon

Chez Damidot, rue des Forges, 58.
Catineau, 4, rue de la Chaudronnerie, et dans les kiosques de la ville, ainsi que le *Père Peinard*.

Bruxelles

Rue de la Colline, 22.

Alais

Chez Mme Heimann, libraire, 27, rue d'Avèze.

Limoges

Chez J. Rosier, chemin du Puy-Lansard. On trouve également le *Père Peinard*.

Mc Donald

Chez Pierret.
On y trouve également le *Père Peinard*, le *Bonnet des mineurs* et l'*Homme libre*.

Alger

Chez Gineste, 31, rue de Bab-el-Oued et chez d'Alger aux Consulats, 27.

Domarain

Chez Guillot, cafetier.
On y trouve également le *Père Peinard*, l'*Endehors* et les brochures anarchistes.

Le Gérant-imprimeur : J. LÉCUYER.

Paris. — Impr. J. LÉCUYER, 140, rue Mouffetard.